

La solennité des palmes dans la troisième Rome

par Jean-Claude ROBERTI

Cette modeste contribution vient compléter le remarquable article d'A. Baumstark : « La solennité des palmes dans l'ancienne et la nouvelle Rome »¹ dont nous avons repris le titre, en le modifiant légèrement. En effet, le grand liturgiste n'étudiait que les pratiques romaine et byzantine, laissant de côté l'évolution postérieure de cette fête dans les pays christianisés plus tardivement comme la Russie. Cependant la société russe a développé une pratique tout à fait originale dont la « procession à âne » (*hozdenie na osljati*) reste la manifestation la plus célèbre. Elle était une des cérémonies les plus populaires avec la bénédiction des eaux à l'Épiphanie. Cette popularité et la publicité qui lui était faite expliquent qu'elle soit relativement bien attestée dans les documents russes, bien qu'elle ne figure pas dans les ordo liturgiques², et elle apparaît souvent dans les relations des voyageurs étrangers³. Son caractère « dramatique » fit que de nombreux spécialistes du folklore

1. A. BAUMSTARK, « La solennité des palmes dans l'ancienne et la nouvelle Rome » dans *Irénikon*, t. XIII (1936), pp. 3-24.

2. K. NIKOLSKIJ, *O sluzbah russkoj cerkvi byvsyh v preznyh pecatnyh bogoslužebnyh knigah*, Saint-Petersbourg, 1885, p. 48.

3. Une mention de cette cérémonie se trouve dans les ouvrages suivants : JENKINSON (1558) dans HAKLUYT (R.), *The principal navigations, voyages, traffiques et discoveries of the English Nation*, Edimburgh, 1886, vol. III, pp. 210-211. Prince Daniel von BUAU (1578) dans « Nacalo i vozvysenie Moskovii » dans *Cten. Mosk. Ob. Ist. i Dr. Ros.*, 1876, t. III, p. 40. G. FLETCHER (1588), *La Russie au XVI^e siècle* par G. FLETCHER, Paris, lib. Franck, 1864, p. 144. MARGERET, *Estat de l'Empire de Russie et Grand Duché de Moscovie...* Paris, 1669, p. 29 (cette description date de 1606). A la suite de Margeret viennent tous les témoins étrangers du règne du Faux Dimitri dont les mémoires ont été réunis par USTRJALOV, *Skazanija sovremennikov o Dimitrii Samozvance*, Saint-Petersbourg, 1831, en particulier Martinus BAER, 1^{re} partie, pp. 203-204 et MASKEVICZ, 5^e partie, p. 72. P. PETREJ, « Opisanie velikogo knjazestva russkogo » dans *Ct. Mosk. Ob. Ist. i Dr. Ros.*, 1867, II, 4, pp. 442-444. A. OLEARIUS, *Relation du voyage de Moscovie, Tartarie et de Perse fait à l'occasion d'une ambassade envoyée au Grand Duc de Moscovie...*, Paris, 1666, pp. 75-76 (la relation d'Olearius date de 1636). M.A. MAYERBERG, *Relation d'un voyage en Moscovie*, Paris, lib. Franck, 1858, pp. 142-145 (le voyage date de 1661). PAVEL ALEPSKIJ (Paul d'Alep), « Putesestvie Antiohijskogo patriarha Makarija v Rossiju v polovine XVII veka » dans *Ct. Mosk. Ob. Ist. i Dr. Ros.*, 1897, pp. 175-179 (ce voyage se rapporte à l'année 1655). CARLISLE, *La relation de trois ambassades*, Paris, lib. Jannet, 1857, pp. 111-114. COLLINS (?), *Relation curieuse de l'estat present de la Russie, traduite d'un auteur anglais qui a été neuf ans à la cour du grand tzar*, Paris, 1679, pp. 29-31.

et du théâtre ⁴ s'y intéressèrent, sans toutefois la définir par rapport à une pratique globale. Nous nous efforcerons de nous passer de toute référence à un genre « dramatique » particulier, pour mettre en évidence son évolution historique et sa fonction dans la société russe de la fin du XVII^e siècle.

La première mention connue de cette cérémonie se trouve dans le Livre des comptes de l'archevêché de Novgorod ⁵ pour l'année 1548. Il y est dit que « le 25^e jour du mois de mars, pour le dimanche des Palmes, les gouverneurs de Novgorod... conduisirent l'archevêque sur un âne de Sophie la Sagesse Divine à Jérusalem, aller et retour » ⁶. Cette indication, pour succincte qu'elle soit, prouve au moins qu'il ne s'agissait pas d'une nouveauté, mais d'une cérémonie habituelle.

Cette unique mention pour le XVI^e siècle se trouve, heureusement, renforcée par la description que fit de la cérémonie un voyageur anglais, Anthony Jenkinson, qui séjourna plusieurs fois en Russie de 1557 à 1571 et qui eut la chance de pouvoir y assister en 1558 :

Le dimanche des Rameaux, ils ont une procession très solennelle qui se déroule de la manière suivante. Tout d'abord ils ont un arbre de bonne grandeur qui est solidement fixé sur deux chariots comme s'il poussait là ; des pommes, des raisins, des figues et des dattes ainsi que beaucoup d'autres fruits y sont suspendus en abondance. Au milieu du même arbre se tiennent cinq garçons en vêtements blancs, qui chantent dans l'arbre avant la procession. Après cela viennent des jeunes gens tenant en mains des chandelles de cire allumées et une grande lanterne pour que toute la lumière ne s'éteigne pas. Deux autres les suivent, tenant de longues bannières, et six autres portant des plateaux ronds posés sur de longs bâtons : les plateaux sont de cuivre, pleins de trous et minces. Ils sont suivis de six autres portant sur les épaules des images peintes ; après les images viennent des prêtres au nombre de cent ou davantage revêtus de beaux ornements, parmi lesquels dix ou douze sont de damas blanc, brodés de belles perles d'orient grosses comme des pois et de quelques saphirs et autres pierres précieuses. La moitié de la noblesse impériale les suit. Enfin viennent Sa Majesté impériale et le Métropolitain avec le cérémonial suivant :

Vient en premier lieu un cheval drapé de lin blanc jusqu'au sol, les oreilles allongées par un morceau d'étoffe ressemblant à des oreilles d'âne. Le Métropolitain monte à cheval en amazone ; il tient sur ses genoux un beau livre avec un crucifix d'orfèvrerie sur la couverture ; il le soutient de sa main gauche et tient dans la main droite une croix d'or avec laquelle il ne cesse de bénir le peuple pendant le parcours.

Une trentaine d'hommes étendent leurs vêtements devant le cheval et, dès que le cheval est passé sur une partie de ceux-ci, ils les ramassent, courent en avant et les étendent à nouveau, de sorte que le cheval marche toujours dessus. Ceux qui étendent leurs vêtements sont tous des fils de prêtres et, en récompense de leurs peines, l'Empereur leur donne des vêtements neufs. Un des nobles de l'Empereur conduit le cheval par la tête, mais l'Empereur lui-même à pied conduit le cheval d'une main par le bout de la rêne tandis que de l'autre il tient une branche de palmier. Puis vient le reste de la noblesse impériale et des gentilshommes avec un grand nombre d'autres gens. C'est dans cet ordre qu'ils vont d'une église à l'autre à l'intérieur du château fort à la distance de deux portées de flèche et reviennent à l'église impériale

4. SNEGIREV, *Russkie prostonarodnye prazdniki*, Moscou, 1837, t. III, pp. 161-176. POROZOV, *Istoriia russkogo teatra do poloviny XVIII stoletija*, Saint-Petersbourg, 1889, p. 37. DANILOV, *Očerki po istorij russkogo dramatičeskogo teatra*, Moscou, 1948, p. 47. ASEEV, *Russkij dramatičeskij teatr XVII-XVIII vekov*, Moscou, 1958, p. 31. VSEVOLODSKIJ-GERNGROSS, *Russkij teatr ot istokov do serediny XVIII stoletija*, Moscou, 1957, pp. 37-38. EVREINOV, *Istoriia russkogo teatra*, New York, 1955, pp. 62-65.

5. *Izvest. Imper. Arheol. Obsc.*, t. III, p. 48, cité par NIKOLSKIJ, op. cit., p. 48.

6. *Ibid.*

où prend fin leur service. Cela fait, Sa Majesté impériale et certains de ses nobles vont à la maison du Métropolite pour le repas, où poissons fins et boissons de choix ne manquent pas ⁷.

Ce texte, dont Karamzin donne un résumé dans son *Histoire de l'Etat russe* ⁸, reste fondamental, car il présente une version de la procession que, faute d'autres documents, nous sommes obligés de considérer comme primitive. De plus, la précision des détails est remarquable ; tous les traits caractéristiques se trouvent déjà notés par Jenkinson : l'arbre chargé de fruits, les jeunes chanteurs, le cheval déguisé en âne, le métropolite qui le monte en amazone et le tzar, à pied, le menant par la bride. Tous ces détails se retrouveront dans les versions postérieures et prouvent la véracité du témoignage du voyageur anglais. Il est difficile de suivre Nikolskij ⁹ qui rejette en bloc ce témoignage, en se fondant sur le fait que cette procession se déroule à l'intérieur du Kremlin, ce qui est contredit par toutes les descriptions postérieures. Il est impossible de suivre cette argumentation car elle semble provenir d'une erreur de Nikolskij qui part du texte et des notes de Karamzin, sans se reporter à l'original anglais. Il n'a pu ainsi replacer le texte dans son contexte historique, celui de 1558, date à laquelle l'église de Basile le Bienheureux, étape obligatoire de la procession par la suite, était en construction.

La seconde version de cette procession est bien mieux attestée aussi bien dans les textes russes que dans les relations des ambassadeurs et voyageurs étrangers en Moscovie ¹⁰. Il semble qu'elle se soit déroulée sans changement structurel important entre les dernières années du xvi^e siècle et 1655. Les témoignages sont de valeurs très diverses, souvent extérieurs car les étrangers non orthodoxes ne pouvaient pas entrer dans les églises. Le plus circonstancié reste celui du diacre Paul d'Alep qui accompagna le patriarche d'Antioche, Macaire, en Moscovie, en 1655. En tant qu'Orthodoxe, il put participer à la totalité de la cérémonie et en laisser ainsi une description de l'intérieur :

Une semaine avant cela (la procession), des *strel'cy* ¹¹ s'étaient mis à réparer le chemin qui mène de la Grande Eglise ¹² à l'endroit qui se trouve hors des portes du Kremlin. Ils clouèrent des planches, asséchèrent la boue avec du sable, car, pendant la semaine, il avait plu et la neige avait commencé de fondre.

Lorsque trois heures sonnèrent, le patriarche ¹³ sortit de ses appartements, revêtu d'une mantia ¹⁴ de velours vert, avec, sur le devant, un séraphin et un chérubin brodés de fils d'or avec des perles et des pierres précieuses (...) Auparavant tous les diacres et sous-diacres, qui avaient revêtu leurs dalmati-

7. HAKLUYT, *op. cit.*, pp. 210-211.

8. KARAMZIN, *Istoria rossijskogo gosudarstva*, Saint-Petersbourg, 1892, t. IX, pp. 275-276.

9. NIKOLSKIJ, *op. cit.*, p. 55.

10. Il s'agit des témoignages de FLETCHER, MARGERET, BAER, MASKEVIC, PETREJ, OLEARIUS et PAUL D'ALEP.

11. Sous le terme de *strel'cy* (les tireurs) on comprenait à l'époque toutes sortes de militaires.

12. Il s'agit de la cathédrale de la Dormition de la Mère de Dieu (*Usenie Bogorodicy*).

13. Il s'agit du célèbre patriarche Nikon qui mit en place la réforme de l'Eglise russe qui aboutit au schisme.

14. La mantia (*mandyas*) est une sorte d'ample chape qui correspond à la *cappa magna* romaine.

ques dans les appartements patriarcaux, étaient sortis devant lui avec des cierges, en chantant des hymnes en l'honneur de saint Lazare¹⁵. Tous se dirigèrent vers l'église¹⁶ (...) Ayant pénétré dans l'église et s'étant mis à sa place¹⁷, il fit une courte prière, pendant que les diacres et les chantes chantaient : « Il est digne... »¹⁸ et « Ad multos annos »¹⁹. Nikon bénit le peuple avec le trikirion²⁰, puis alla, avec notre patriarche, baiser les icônes, l'autel, l'Évangile, la croix et l'autel de la prothèse²¹. Ensuite ils allèrent au narthex revêtir leurs habits liturgiques.

On donna au patriarche une branche de l'arbre cité, il en prit un rameau et notre maître²² fit de même. Puis il en distribua à tous les officiants, à tous les dignitaires (*vel'mozi*) qui, pour la fête, étaient habillés de tissus d'or. Il prononça une prière selon l'ordo (...), prit l'encensoir, encensa la croix qui était sur l'autel, la baisa et la posa sur un plateau d'argent que tenait un diacre. Il encensa le petit évangile recouvert d'or et le prit avec lui.

Nous sortîmes tous par les portes ouest, en premier les bannières, puis les prêtres, les pères abbés des monastères dont le nombre était très grand. Devant la procession, on transportait un grand arbre dont on avait orné les branches pendant toute la matinée. On y avait accroché des grappes de raisin sec, des morceaux de sucre candi et une profusion de pommes. Ensuite on l'avait placé sur un traîneau²³ où on l'avait solidement attaché. Tout autour on avait fixé des planches sur lesquelles s'étaient placés six jeunes lecteurs en dalmatique qui chantaient, avec des voix très hautes, des hymnes en l'honneur de Lazare. Une paire de chevaux entraînait le tout d'un pas rapide.

Tôt le matin, on avait équipé cent adolescents, choisis parmi les enfants des *strel'cy*. Comme chaque année, on leur avait donné, en provenance du trésor royal, cent kaftans de diverses couleurs : verte, rouge, bleue, jaune et d'autres encore. Chaque adolescent en revêtit un et se prépara pour la cérémonie. On avait confié à un centenier (*sotnik*) le soin de les enseigner et de les diriger.

Ensuite on amena au patriarche un cheval, entièrement recouvert d'une toile blanche qui l'entourait comme d'une chemise, si bien qu'on ne lui voyait que les yeux. Ce cheval était dressé, intelligent et docile, et on le tenait, d'année en année, prêt pour cette journée. A la place de la selle, on avait installé un siège, une sorte de fauteuil, tourné d'un seul côté (...)

Le patriarche Nikon proposa à notre patriarche de monter sur le cheval à sa place, mais celui-ci ne le désirait pas, préférant observer, comme spectateur, l'étonnant rite que les russes accomplissent en ce jour et dont nous fûmes ravis. Alors on apporta au patriarche un tabouret recouvert de drap noir, à l'aide duquel il monta sur le cheval. Il s'installa sur le siège, laissant pendre ses jambes d'un seul côté, le dos bien appuyé au dossier. Dans la main droite, il avait la croix, et dans la gauche l'évangile.

Les dignitaires et les hauts fonctionnaires de l'état lui rendirent les honneurs. Ils étaient revêtus de riches habits dont les bords étaient rehaussés de perles et de pierres précieuses. Puis le remplaçant du tzar²⁴ s'approcha, prit les longues rênes du cheval et l'emmena, marchant d'un pas lent. Si le tzar avait été à Moscou, c'est lui qui aurait conduit le cheval du patriarche, comme il le faisait habituellement. Nous allions sur les passerelles dont nous

15. Le samedi avant les Rameaux est traditionnellement consacré à saint Lazare dont la résurrection annonce celle du Christ.

16. Il s'agit de la cathédrale de la Dormition.

17. Dans la tradition orientale, l'évêque, comme le patriarche, revêt ses vêtements liturgiques au milieu de l'église.

18. Acclamation traditionnellement chantée lorsque l'évêque arrive à l'église.

19. Souhaits de longue vie. C'est un des vestiges des acclamations byzantines.

20. Le trikirion est un chandelier à trois branches, symbolisant la Trinité et dont les évêques orientaux se servent pour des bénédictions solennelles.

21. L'autel de la prothèse (*zertvennik*) est un petit autel latéral sur lequel le prêtre prépare les dons avant la liturgie eucharistique.

22. Le patriarche d'Antioche, Macaire.

23. Le terme de « traîneau » (*sani*) est générique en russe. Il indique toute sorte de véhicule.

24. Le tzar, Aleksej Mihajlovic, était alors en campagne contre les Polonais.

avons déjà parlé. Des deux côtés, des *strel'cy* étaient alignés avec un officier pour six cents. Les adolescents, cinq de chaque côté du chemin, se hâtaient d'étendre leurs kaftans sous les pieds du cheval. Lorsque le cheval était passé, ils les relevaient rapidement et, courant en avant, ils recommençaient à les étendre. C'était un spectacle que nous aurions voulu que tous nos amis voient. Pendant ce temps, toutes les cloches sonnaient si fort qu'il semblait que la terre tremblait. Le patriarche bénissait de la croix le peuple, à droite et à gauche. Il était suivi de notre patriarche et des archevêques, des hauts dignitaires et des boyards patriarcaux ²⁵, ainsi que des officiers de *strel'cy* qui fermaient la marche et entouraient aussi la procession et la précédaient. Ce qui nous enthousiasma le plus, c'était la multitude des adolescents avec leurs kaftans de couleur, ainsi que la rapidité avec laquelle ils les étendaient jusqu'à ce que nous soyons sortis du Kremlin et que nous soyons descendus de cheval ²⁶.

Un archidiacre et des diacres encensaient, à courte distance, le patriarche, pendant qu'il bénissait le peuple. C'est ainsi que la procession arriva à la grande église, unique au monde par la beauté de sa construction et la bigarrure de ses coupes. (...) Arrivée près de l'église, la procession s'arrêta et l'arbre et les bannières restèrent en bas, devant l'entrée. On amena à nouveau un tabouret recouvert de drap au patriarche. Il descendit de cheval et monta dans une des chapelles qui porte le nom d'« Entrée à Jérusalem », car toutes ces chapelles sont assimilées à Béthanie et le Kremlin à Jérusalem. On y fit un office. Le patriarche lut l'Evangile, puis il prit la croix des deux mains et, la tenant bien droite, il bénit du côté de l'orient, pendant que l'archidiacre l'encensait trois fois, en chantant : « Prions le Seigneur. Disons tous » ²⁷. Ensuite le patriarche se tourna des trois autres côtés, pendant que l'archidiacre l'encensait, répétant les mêmes paroles. Nikon embrassa la croix, puis la déposa sur le plateau, et, avec notre maître, ils embrassèrent l'icône de l'Entrée à Jérusalem. Ensuite on lut le renvoi.

Nous sortîmes de l'église, le patriarche s'assit à nouveau sur le cheval. Le traîneau avec l'arbre et les diacres partirent en avant. Chacun reprit sa place. A nouveau les adolescents étendirent leurs vêtements jusqu'à ce que nous soyons revenus à la cathédrale, accompagnés par le carillon de toutes les cloches. Nous entrâmes dans l'église, et ceux qui étaient avec l'arbre s'arrêtèrent devant les portes sud. Le patriarche se mit à sa place, les autres autour de lui. On commença les heures, puis la liturgie eucharistique (...) ²⁸.

Comme celui de Jenkinson, le texte de Paul d'Alep ne semble pas avoir retenu l'attention des chercheurs, bien qu'il en soit paru une traduction en anglais en 1836 et une en russe en 1897 ²⁹. Ceci est regrettable, car certains, en particulier Nikolskij, auraient pu éviter des erreurs. En effet cet auteur, rejetant la version de Jenkinson, considère que cette procession aurait connu une première phase, panrusse, décrite par Paul d'Alep et qui, selon Nikolskij, aurait duré jusqu'en 1655, ce qui semble démontré. Toutefois, immédiatement après, il suggère qu'une seconde phase, purement moscovite, aurait pu être pratiquée avant 1655 ³⁰, ce qui nous semble impossible, sauf dans le cas d'une pratique alternée qui reste purement conjecturale.

Par rapport à la version primitive, la seconde version présente certaines différences. En particulier, la procession, au lieu de se dérouler

25. A partir du patriarche Philaret, père du tsar Mihail Fedorovic, la cour patriarcale était organisée sur le modèle de celle du tsar. On retrouvait donc les mêmes titres et les mêmes fonctions.

26. Il s'agit d'une erreur de traduction ou d'une faute de l'original, car il est impossible qu'il y ait eu quelqu'un d'autre que le patriarche qui soit monté sur un cheval.

27. Début de l'ecténie instantane (*sugubaja ektenija*).

28. PAVEL ALEPSKIJ, op. cit., pp. 175-179.

29. Il existait même une traduction incomplète en russe en 1836 : Pavel ARHIDJAKON, *Stranstvovanie patriarha Makarija*, Biblioteka dlja Ctenija, 1836 (IV).

30. NIKOLSKIJ, op. cit., p. 78.

dans le périmètre du Kremlin, en sort et s'arrête auprès de l'église Saint Basile. Cette église est, d'ailleurs, toujours nommée « de Jérusalem » ou « Sainte Croix de Jérusalem » par les voyageurs étrangers³¹, sauf Oléarius qui note une double appellation : « la Belle Eglise qui est dans la basse cour du Chateau, que les Moscovites appellent la Sainte Trinité & les Allemands Ierusalem »³². Cette double appellation a posé quelques problèmes aux historiens³³ mais il semble bien que les russes aient gardé bien après la construction de la nouvelle église, dont le nom officiel est « L'intercession de la Mère de Dieu » (*Pokrov Bogorodicy*), l'ancien nom d'une église qui se trouvait à la même place auparavant et qui portait le nom de « la Trinité sur le fossé » (*Troica na rvy*). Le nom de Saint Basile, sous lequel cette église est connue dans le monde entier, n'est qu'une dénomination populaire, car dans le cimetière de l'église de la Trinité était enterré un célèbre fol en Christ, Basile. Cependant la caractéristique la plus importante de la seconde et de la troisième versions demeure la tendance à faire sortir cette cérémonie de l'orbite du liturgique. A la simple procession historicisante décrite par Jenkinson va peu à peu se substituer une cérémonie somptuaire dont le cadre dépasse largement la simple représentation de l'entrée du Christ à Jérusalem. Cette transformation commence vers 1627³⁴ et atteint son apogée sous Aleksej Mihajlovic (1645-1676). Elle s'exprime, tout d'abord, par un accroissement sensible du nombre des acteurs de cette cérémonie, ainsi que de la masse des accessoires. Le chariot qui était traditionnellement préparé dans la cour du palais patriarcal, aux frais du patriarche, passe d'une simple plate-forme de planches sur laquelle se tenaient les chantres à une véritable tribune avec une balustrade dorée et sculptée, recouverte de drap anglais vert et rouge, retenu par des clous de cuivre et de laiton. On y suspend des images pieuses et des breloques³⁵. La décoration de l'arbre se complique : en 1627, on employait 13 funt (12 kg 28) de raisin sec, 300 noix, 2 funt de raisin en branche (8 kg 18), 13 funt de figues, 13 funt de caroubes et 4 funt de dattes (16 kg 38). Dès 1634, on ajouta des pommes (450 petites, 300 moyennes et 50 grosses, en 1635) qui seront plus de mille en 1636³⁶. Toutefois, en dépit de l'avis de Zabelin, il faut admettre, en suivant Jenkinson, que la décoration de l'arbre dans la version primitive comprenait déjà des pommes, mais il est certain que leur nombre devait être considérablement plus réduit. Les plus belles de ces pommes étaient offertes, après la cérémonie, au tzar et à sa famille. On veilla aussi à la décoration florale qui fut confiée, sous Aleksej Mihajlovic à une allemande, Katerina Ivanova, spécialiste dans la confection des bouquets de fleurs artificielles. La direction esthétique et artistique de la cérémonie fut laissée à la compétence du peintre de la cour Ivan Bezmin³⁷. Le

31. « Une église hors du Château, qui s'appelle Hierusalem » (MARGERET), « Comment sa majesté tzarienne accompagne le père Pape dans l'église de Jérusalem » (« Hans le Jeune, Duc de Danemark » dans *Ct. ob. Ist.*, 1867, t. 4, p. 39), « l'église prochaine, nommée Sainte Croix de Jérusalem » (MAYERBERG).

32. OLEARIUS, *op. cit.*, pp. 41-42.

33. RUSCINSKIJ, *Religioznyj byt russkix po svedenijam inostrannyh pisatelej*, Moscou, 1871, pp. 63 et 64, notes pp. 65 et 66.

34. ZABELIN, *Domasnyj byt russkix carej*, Moscou, 1895, p. 408.

35. *Ibid.*, p. 410.

36. *Ibid.*, pp. 408-409.

37. *Ibid.*, p. 411.

nombre des jeunes gens qui devaient étendre leurs vêtements sous les pieds du cheval augmenta dans les mêmes proportions, passant de 50 sous Mihail Fedorovic à plus de mille sous Fedor Alekseevic (1676-1682). L'importance des frais engagés est telle que le trésor royal y participe de plus en plus largement ³⁸.

On peut se demander les raisons de telles transformations qui touchent cette cérémonie, à l'exclusion des autres processions qui avaient cours dans la Russie ancienne.

Il semble que cette procession acquiert une signification nouvelle, qu'elle se transforme peu à peu en une démonstration spectaculaire de la puissance moscovite. D'ailleurs ceci est très net quand on considère la place qu'y occupent les délégations étrangères. On leur prépare même une tribune pour que les ambassadeurs voient mieux ³⁹. On y accepte même des infidèles, des musulmans ⁴⁰. Le tzar arrête la cérémonie auprès de la tribune afin d'envoyer demander des nouvelles de la santé des ambassadeurs ⁴¹. Le passage à un spectacle de prestige s'accompagne de transformations structurelles qui, dans la troisième version, la font passer du liturgique somptuaire au paraliturgique, proche de la théâtralisation.

Cette troisième version n'est malheureusement pas attestée par un témoin aussi précis et talentueux que Paul d'Alep; toutefois nous la connaissons bien dans la version russe ⁴² et par les relations de Mayerberg, Carlisle et Collins ⁴³. Ces deux dernières n'étant pas mentionnées par les historiens russes, nous donnerons ici la relation de Carlisle qui est la plus détaillée :

Le troisième jour d'avril (1664), qui étoit le jour des Rameaux, nous vîmes la belle procession qui se fait tous les ans à Moscou huit jours avant Pâques, pour représenter l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Le czar invita monsieur l'ambassadeur à voir cette cérémonie... Mais avant que nous fussions venus au lieu destiné pour lui et pour sa suite, le czar étoit déjà sorti de l'église qu'on appelle de Jérusalem, d'où il venoit de faire sa dévotion. Ainsi, nous le vîmes marchant à pied sur du drap, avec sa couronne sur la tête, au milieu d'une grande assemblée de boyards et de gens d'église, parmi lesquels étoit le patriarche, avec une espèce de tiare sur la tête et une grande croix d'or à la main. Le reste du clergé portoit des habits d'église, avec des livres, des bannières, des croix et des images. Dans cet état, ils vinrent jusqu'à une plate-forme qui est dans une place où se tient le marché, près du Tzargorod ⁴⁴, et, étant venu là, le patriarche présenta des palmes au czar et ensuite à tous les autres. Cela fait, il ôta la couronne de dessus la tête du czar, la mit dans une assiette d'argent, puis il présenta sa croix à sa Majesté czarienne pour la baiser, ce qu'elle fit avec un profond respect. Après cela, le Patriarche se mit à guinder la croix de tous côtés en signe de bénédiction et là-dessus toute l'assemblée, tant dans la plate-forme que dehors, se courboit comme

38. *Ibid.*, p. 410.

39. Cette tribune est mentionnée dans les relations de A. Olearius, Mayerberg et Carlisle. On retrouve cette tribune sur les dessins que nous ont laissés Olearius et Mayerberg, cf. annexe de NIKOLSKIJ, *op. cit.*

40. Cf. MAYERBERG.

41. Cf. OLEARIUS.

42. Il s'agit d'une reconstitution faite par NIKOLSKIJ, *op. cit.*, pp. 78-94, à l'aide de données éparses.

43. Celle de Collins ne nous est connue que par la traduction faite par un anonyme français, cf. COLLINS (?), *op. cit.*

44. Le terme de Tzargorod est une erreur de Carlisle. On connaît un « *carev grad* » qui est un autre nom pour *Belyj Gorod*, la « Ville Blanche », une des parties de Moscou. Il semble que Carlisle désigne par ce nom le Kremlin.

le jonc pour se prosterner jusqu'à terre. Ensuite on chanta plusieurs hymnes, si bien que cette dévotion dura une bonne heure... Peu après, on amena au patriarche un cheval tout couvert de linge blanc, avec de grandes oreilles qu'on lui avoit fait par artifice pour le déguiser en âne ; et cela se fit faute d'un âne réel car c'est un animal si rare en Moscovie qu'à peine s'en voit-il quelqu'un. La selle de ce cheval étoit couverte de plusieurs riches housses ou couvertures, le patriarche y monta par le moyen d'un marchepied et s'y assit (comme autrefois faisoient les femmes) tout d'un côté. De là il bénissoit le peuple avec sa croix à mesure qu'il marchoit ; et le czar, ayant repris sa couronne, marchoit à pied devant lui et menoit par la bride son cheval métamorphosé ; mais dès qu'ils eurent commencé de marcher vers le palais, il y eut un chariot de six chevaux, tous couverts de toile blanche, comme celui du Patriarche, qui prit de l'avance. Ce chariot portoit un arbre qu'on avoit garni de pommes, de figues et de raisins, et parmi les branches, il y avoit cinq ou six personnes qui chantoient le Hosanna ⁴⁵.

Cette troisième et dernière version se différencie fondamentalement de la deuxième par toute une série de points. Dans la seconde version, la procession partait de la Cathédrale de la Dormition, faisait un arrêt à l'église de Saint Basile et revenait dans le même ordre à la cathédrale. Dans la dernière version, elle part du « *Lobnoe mesto* » ⁴⁶ où avait lieu la lecture de l'évangile, qui dans la version précédente se faisait dans une des chapelles de Saint Basile. De plus, cette lecture n'apparaît plus comme une lecture liturgique mais comme une interprétation mimée et à plusieurs voix : un archidiacre sert de lecteur, le patriarche dit les paroles du Christ, deux prêtres jouent les rôles des disciples qui vont chercher l'âne. Dans certaines versions ⁴⁷ un boyard patriarcal ⁴⁸ devait dire : « Pourquoi faites-vous cela ? » (Mc 11, 3). Cette mise en scène du récit évangélique est en rupture totale avec la tradition liturgique orientale qui n'admet pas ce type de lecture à plusieurs voix. Toutefois il existe dans la tradition grecque plusieurs interprétations mimées, dont une de la mise en croix ⁴⁹, et même, dans la tradition russe, on connaît une démarche identique avec le « lavement des pieds » ⁵⁰. Cependant dans cette dernière dramatisation, il n'existe pas cette évolution que nous voyons dans la « procession à âne ».

Il est intéressant d'examiner à présent comment les spécialistes de l'histoire du théâtre russe considèrent cette cérémonie. En fait, nous sommes loin d'une unanimité de points de vue. Au siècle dernier, Tihonravov trouve que cette procession ressemble « plus à des tableaux muets qu'à un drame spirituel » ⁵¹. Il la compare à une scène du théâtre de marionnettes. Quant à Morozov, dans sa célèbre *Histoire du théâtre russe jusqu'à la moitié du dix-huitième siècle*, il concède que « les détails donnent au rite un côté spectaculaire », mais que, en fin de compte, ils « ne contiennent rien de dramatique » et il rapproche cette cérémonie du théâtre mimé ⁵². Malgré la mesure de cette opinion, il

45. CARLISLE, *op. cit.*, pp. 111-114.

46. *Lobnoe mesto* (lieu du crâne) est une sorte de tribune de pierre qui fut érigée en 1534. Elle servait pour rendre publics les édits et les nouvelles lois. A partir de 1685, elle servit de lieu d'exécution.

47. *Drevnjaja Rossijskaja Vivilovika*, t. XI, p. 65.

48. ZABELIN, *op. cit.*, p. 413.

49. V. COTTAS, *Le Théâtre à Byzance*. Paris, 1937, p. 137.

50. K. NIKOLSKIJ, *Posobie k izuceniju ustava bogosluzenija pravoslavnoj cerkvi*, Saint-Petersbourg, 1900, pp. 607-610.

51. N. TIHONRAVOV, *Letopis' russkoj literatury i drevnosti*, Moscou, 1861, t. III, pp. 17-19.

52. NIKOLSKIJ, *op. cit.*, p. 77.

s'attire les foudres de Nikolskij qui, en tant que prêtre et liturgiste, ne peut admettre qu'on essaie d'attirer dans l'orbite du théâtral ce qu'il considère comme « un moyen de mémorisation d'événements bibliques »⁵³. Les avis des chercheurs soviétiques sont tout aussi divergents : indigne de figurer dans une histoire du théâtre pour certains⁵⁴, rituel théâtralisé pour d'autres⁵⁵, drame liturgique pour les troisièmes⁵⁶. Toutefois aucun de ces chercheurs ne définit son vocabulaire dans le cadre de la culture russe, mais toujours en rapport avec la pratique byzantine ou occidentale. Les spécialistes occidentaux sont aussi divisés. B. Malnick en défend le caractère théâtral, en la rapprochant de la tradition anglaise des *pageants*⁵⁷ ; Lo Gatto ne la mentionne pas⁵⁸ ; Patouillet déclare qu'il existait quelques fêtes qui « comportaient une mise en scène qui en faisait de véritables spectacles : telle l'Entrée du Christ à Jérusalem »⁵⁹ ; Corvin, tout en soulignant son caractère dramatique, note que « c'était un acheminement vers le théâtre, mais ce n'était pas encore du théâtre »⁶⁰. Quant à Evreinoff, il soutient que la plupart des cérémonies de ce type sont du théâtre⁶¹.

Ces divergences s'expliquent par le placage d'un concept appartenant à la civilisation occidentale sur un fait de culture tout à fait différent. Afin de mettre un peu d'ordre dans cette multitude d'approches, il convient de préciser le vocabulaire que nous employons. Dans une perspective chrétienne, le donné liturgique appartient plus au domaine festuel qu'au domaine spectaculaire. La fête est, en effet, « un événement sacré... vécu par la communauté comme un moment de vie intense en rupture complète avec la vie ordinaire »⁶².

Le caractère de cette rupture est diversement appréhendé par les spécialistes mais ne présente pas une importance fondamentale pour notre propos. Cette fête peut être l'occasion de spectacle, bien qu'il existe des fêtes sans spectacle et des spectacles sans fête. Le spectacle apparaît donc comme une rupture du donné festuel, créatrice de « distance absolue ». Cette distance transforme les participants en acteurs et en spectateurs. Cette rupture du donné festuel est le résultat de divers phénomènes dont l'un des plus intéressants pour notre travail semble être l'intrusion d'une idéologie nouvelle dans l'espace de la fête traditionnelle. Cette intrusion est toujours une tentative de détournement de la fête et de son enjeu, en partie ou en totalité, par un individu ou un groupe de pression. Nous le voyons bien dans l'histoire de la liturgie chrétienne, qui, partant d'un donné festuel juif, entièrement athéâtral, a subi différentes théâtralisations dont, en Orient, les deux plus impor-

53. MOROZOV, *op. cit.*, p. 37.

54. E. BESKIN, *Istorija russkogo teatra*, Moscou, 1928, c. I.

55. DANILOV, *op. cit.*, p. 47.

56. N. EVREINOFF, *Histoire du théâtre russe*, Paris, 1947, p. 73.

57. B. MALNIK, « The origin and early history of the theatre in Russia » dans *The Slavonic Year Book*, 1939-1940, p. 206.

58. E. LO GATTO, *Storia della teatro russo*, Firenze, 1952.

59. J. PATOUILLET, *Le théâtre de mœurs russes des origines à Ostrovskij*, Paris, 1912, p. 20.

60. P. CORVIN, *Le théâtre en Russie depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1870, p. 16.

61. EVREINOFF, *op. cit.*, pp. 63-83.

62. A. VILLARADY, *Fête et vie quotidienne*, Paris, 1968, p. 26.

tantes restent l'historicisme de Jérusalem et l'idéologie impériale de Constantinople.

Toutefois, il est toujours difficile de définir exactement des phénomènes comme celui de la « procession à âne ». Ce n'est pas un drame liturgique, car aucun des concepts fondamentaux qui ont été mis au point par Young⁶³ et Jordogne⁶⁴, en particulier celui de « personnation », ne s'applique ici. Le patriarche ne joue pas le rôle du Christ, il ne cherche pas une identification matérielle par le costume ou le maquillage. Nous sommes dans un stade intermédiaire entre la liturgie et le théâtre ; nous l'appelons, pour l'instant, théâtralisation ou dramatisation du donné évangélique. Toutefois, d'après ce que nous avons dit auparavant, la théâtralisation implique un investissement idéologique. Ce n'est que dans l'étude des sources de cette cérémonie que nous pourrions la mettre en évidence.

Nous ne savons rien de l'importation de cette cérémonie. D'ailleurs les pères du concile moscovite de 1678, qui avaient à examiner sa canonicité, avouent leur ignorance sur ses origines : « aucune mention de cette action ne se trouve dans les livres d'église, ni dans les chroniques... Elle fut introduite dans l'Eglise, non pas dans les temps anciens, mais peu avant nous, à l'époque troublée... »⁶⁵ Dans le même temps ils affirment que l'introduction de cette cérémonie est en rapport avec le titre de tzar, et qu'elle « n'a été permise en Russie que grâce à la piété des têtes couronnées »⁶⁶. Cette remarque, bien que contredisant légèrement la première, met l'accent sur le rôle du pouvoir politique. Cependant, si, comme beaucoup le pensent, cette cérémonie est importée, son importation pose de nombreuses questions. En premier, l'origine de l'importation. Il est naturel de se tourner vers Byzance qui connaissait une cérémonie particulière pour le dimanche des Palmes. Nous en connaissons deux versions : une rapportée par Constantin Porphyrogénète et l'autre par le pseudo Codinos. La cérémonie que Constantin décrit dans le Livre des Cérémonies, se présente comme suit :

Tous s'en vont par la monothyre, celle donnant sur l'Eidikon, dans la phiale secrète du Triconque, tous portant leur cierge de cérémonie. L'empereur sort du Chrysotriclinos tandis que les prêtres sortent de l'église du Phare portant la croix de l'église et, en même temps, ils commencent le tropaire de la procession : « La commune résurrection ». L'empereur, précédé par tout le personnel de la chambre, passe derrière la procession et entre dans l'hémicycle de la phiale du Triconque et là reçoit les patrices, le sénat et tout le cortège. De là, il s'en va en procession à Daphné et entre dans l'église de la Très Sainte Mère de Dieu. Ayant allumé des cierges et prié, il suit là la prière litanique. Ensuite il va vers les croix et, ayant prié, il passe par le triclino de l'Augusteus et entre dans l'église de Saint-Etienne le premier martyr. Ayant prié là, il suit la prière litanique. Puis, précédé par eux, il s'en va par l'Augusteus et l'abside du Triconque et les officiers de garde du palais s'arrêtent dans ladite abside du Triconque et acclament l'empereur. L'empereur, précédé des dignitaires de la chambre, des patrices, des protospathaires et du sénat, des spatharocandidats, des manglavites et des autres gens du service personnel s'en va par la monothyre, celle donnant sur l'Eidikon, et descend les marches du Lausiakos. Les membres du Sénat, les

63. Ce concept est développé par K. YOUNG, *The drama of medieval Church*, 2 vol., Oxford, Clarendon Press, 1933.

64. Il est repris par O. JODOGNE, « Recherches sur les débuts du théâtre religieux en France », C.C.M., janvier-mars 1965.

65. V. SAVVA, *Moskovskie cari i vizantijskie vasilesy*, Harkov', 1901, p. 170.

66. *Ibid.*, p. 171.

spatharocandidats, les manglavites et les autres gens du service personnel s'arrêtent dans la Lausiakos, de l'un et de l'autre côté, et acclament l'empereur. L'empereur entre, avec le personnel de la chambre et les patrices, dans le Chrysotriclinos. L'empereur va se placer dans la partie droite du Chrysotriclinos, près de la voûte qui conduit à son appartement. Les patrices se placent sur le côté gauche dudit Chrysotriclinos et se tiennent en face du trône, portant leur cierge de procession et leur croix. Les prêtres arrivent par le milieu du Chrysotriclinos et se placent près du trône. Le diacre dépose l'évangile sur le trône impérial et la litanie habituelle est récitée. L'empereur s'en va avec le personnel de la chambre et les prêtres dans l'église de la Très Sainte Mère de Dieu du Phare tandis que les patrices, ayant acclamé l'empereur, s'en vont. Ensuite, si l'empereur l'ordonne, les patrices sont appelés et assistent avec l'empereur à la liturgie dans l'église de la Très Sainte Mère de Dieu du Phare ⁶⁷.

Ce texte ne représente qu'une petite partie de la description des cérémonies qui avaient lieu à la cour de l'empereur de Byzance au x^e siècle. Le second texte, celui du pseudo Codinos ⁶⁸, décrit un état de fait bien postérieur, datant du xiv^e siècle :

Pour la fête des Rameaux, on prépare au milieu de la semaine la galerie allant de la chambre de l'empereur à l'église ; la nuit du samedi de Lazare, on saupoudre le sol de la galerie et on habille toutes les colonnes de branches de myrte, de laurier et d'olivier. Le dimanche dès l'aube la galerie apparaît toute préparée. Durant le chant de l'orthos, l'empereur s'habille et sort de sa chambre, c'est-à-dire habillé des vêtements mentionnés précédemment. ... A cette fête, il ne porte rien d'autre que le stemma et le sakkos, tenant, comme c'est l'usage, dans la main droite la croix, dans la gauche le mouchoir avec l'akakia, ainsi qu'un grand cierge... Le porte cierge s'avance dans la galerie portant un grand cierge, en chantant l'idiomèle : « Sortez nations, sortez peuples, et contemplez aujourd'hui le roi des cieux ». Image du Christ, l'évangéliste est porté en tête. Puis l'empereur et son fils, s'il y en a un... Après lui viennent les despotes, puis l'archidiacre avec l'évangéliste, ensuite le patriarche, ou plutôt les patriarches, s'ils sont présents, revêtus de leurs vêtements de cérémonie, et après eux cinq prêtres ou plus portant les saintes images. Ils vont ainsi, à travers la galerie, jusqu'à l'église ; là, a lieu la fin de l'orthos. Puis l'empereur revient de la manière qui a été décrite, précédé par le porte-cierge. Une fois que l'empereur a traversé la galerie, ainsi que les patriarches et les prêtres, un page de l'empereur sort et saisit un rameau ; cela signifie que l'empereur ordonne que la galerie soit dépouillée, et il s'en va aussitôt ainsi... Après tout ceci, l'empereur s'en va à table, puisque la messe n'est pas célébrée, l'heure étant passée... ⁶⁹

Ces deux cérémonies de la cour byzantine, bien que très divergentes l'une de l'autre, ne présentent, à première vue, que très peu de rapports avec la « procession à âne ». Elles étaient centrées sur la personne de l'empereur et occultaient presque totalement le récit évangélique au profit de l'idéologie impériale. On ne peut donc suivre l'opinion du commentateur anonyme de la *Duhovnaja Beseda* ⁷⁰ qui soutient la parenté des cérémonies byzantine et russe, ni d'ailleurs celle, plus mesurée, de G. Markov ⁷¹, qui avance que la cérémonie russe prendrait sa source dans la cérémonie byzantine importée par Sophie Paléologue et sa cour. Toutefois, cette hypothèse reste gratuite, car nous ne possédons aucun

67. Constantin PORPHYROGENETE. *Le livre des cérémonies*, t. I, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1935, pp. 162-163.

68. J. VERPEAUX, *Pseudo Codinos. Traité des Offices*, C.N.R.S., 1966.

69. *Ibid.*, pp. 224-226.

70. *Duhovnaja Beseda*, 1871, n° 52, p. 446, cité dans SAVVA, *op. cit.*, p. 167.

71. MARKOVIN, « Bogomol'nye vyhody drevnyh russkikh carej po sravneniju s takimi ze vyдохами vizantijskikh imperatorov » dans *Hristianskaja drevnost' i arheologija*, 1872, t. I, p. 55.

document nous permettant d'affirmer que cette cérémonie était en pratique à Moscou de 1472 à 1558.

Si l'origine byzantine doit être écartée, il ne reste qu'une possibilité, c'est Jérusalem. La ville sainte connaissait une très antique procession pour le dimanche des Palmes. La première description que nous en ayons date de la fin du IV^e siècle, dans le célèbre *Journal de Voyage d'Éthérie*⁷².

Ainsi donc, à la 7^e heure, tout le peuple monte au Mont des Oliviers, c'est-à-dire à l'Eléona, à l'église, et l'évêque aussi ; on dit les hymnes et les antiennes appropriées au jour et au lieu, et des lectures pareillement. Quand approche la 9^e heure, on se rend au chant des hymnes à l'Imbomon, c'est-à-dire à l'endroit d'où le Seigneur est monté aux cieux et là on s'assoit. Tout le peuple, toujours en présence de l'évêque, est invité à s'asseoir, il n'y a que les diacres qui restent toujours debout. On dit encore là des hymnes et des antiennes appropriées au lieu et au jour ; et de même des lectures qu'on intercale et des prières. Et quand approche la 11^e heure, on lit le passage de l'évangile où les enfants avec des rameaux et des palmes accourent au-devant du Seigneur, en disant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Et aussitôt l'évêque se lève avec tout le peuple et alors, du haut du mont des Oliviers, on vient, tout le monde à pied. Tout le peuple marche devant l'évêque au chant des hymnes et des antiennes, répondant toujours : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Tous les petits enfants du pays, jusqu'à ceux qui ne peuvent pas marcher parce qu'ils sont trop jeunes et que leurs parents portent à leur cou, tous tiennent des rameaux, les uns de palmiers, les autres d'oliviers ; et ainsi on escorte l'évêque à la manière dont le Seigneur a été escorté ce jour-là. Du haut de la montagne jusqu'à la ville, et de là à l'Anastasis en traversant toute la ville, tout le monde fait tout le chemin à pied, même les dames, même les hauts personnages, tous escortent l'évêque en disant le répons ; on va ainsi, tout doucement, tout doucement, pour ne pas fatiguer la foule et le soir est déjà venu quand on arrive à l'Anastasis.

Ce texte laisse une impression de commémoration simple et populaire, sans grande contrainte liturgique. Il est difficile de suivre J.B. Thibaut⁷³ et H. Pétré⁷⁴ qui, avec un a priori très historicisant, comprennent la phrase « à la manière dont le Seigneur a été escorté ce jour-là » comme une preuve que l'évêque était assis sur un âne. Rien ne l'indique et il est même possible de relever de nombreuses allusions au fait que la procession se déroulait à pied. D'ailleurs on ne trouve aucune mention de cet âne dans le *Lectionnaire arménien*⁷⁵, ni dans la version géorgienne⁷⁶. Quant à la célèbre version du *Typicon* de Jérusalem (XII^e s.) publié par A. Papadopoulos-Kérameus, elle témoigne d'une liturgisation du donné festuel primitif, mais ne parle jamais de la présence d'un âne. Nous n'en trouvons mention qu'à partir du XIII^e siècle sous l'impulsion de la Custode de Terre Sainte :

72. ETHÉRIE, *Journal de voyage*, Paris, Le Cerf, 1948. « Sources chrétiennes » n° 21, pp. 221-223.

73. J.B. THIBAUT, « Solennité du dimanche des Palmes » dans *Echos d'Orient*, t. XX, 1921, p. 70, note 2.

74. H. PÉTRÉ dans son édition du *Journal de voyage d'Éthérie*, « Sources chrétiennes » (cf. n. 72), p. 223.

75. F. CONYBEARE, *Rituale Armenorum*, Oxford, 1905, cité par THIBAUT, *op. cit.*, p. 70.

76. K. KERELIDZE, *Ierusalimskij kanonar VII veka*, Tiflis, 1912, dans THIBAUT, *op. cit.*, p. 71.

Afin de conserver le souvenir de l'entrée triomphale du Sauveur, chaque année pour les Rameaux, l'archevêque de la Montagne Sainte de Sion avec sa communauté, des pèlerins et les habitants de Jérusalem, à l'exemple du Christ et de ses disciples, se rendent à Bethphagé. Ils y baissent la terre sainte et y font une prière. Puis l'archevêque fait une homélie à son petit troupeau, homélie en rapport avec le temps et le lieu. La conversation spirituelle terminée, un diacre en habits liturgiques lit l'Evangile de Matthieu qui est habituellement choisi pour être lu dans les églises. Aux mots : « Alors Jésus envoya deux disciples, en leur disant », il dit à deux frères qui viennent vers lui et le saluent : « Allez au village qui est en face de vous ». Ensuite le diacre termine la lecture de l'Evangile. Pendant ce temps, les deux frères s'en vont vers la ville, c'est-à-dire vers le lieu où autrefois se trouvait le village de l'ânesse. Ayant trouvé un âne qui y était préparé, ils le conduisent à l'archevêque qu'ils installent dessus... L'archevêque, assis sur l'âne, va en procession par le Mont des Oliviers jusqu'à Jérusalem, accompagné du clergé et des fidèles qui déposent sous ses pas de l'herbe, des fleurs et leurs vêtements, comme le firent les enfants d'Israël, et chantent le Hosanna. Arrivés au lieu où le Christ pleura à la vue de la ville, on lit le chapitre XIX de l'Evangile de Luc dans lequel est décrite la lamentation du Christ. Puis la procession continue avec un innombrable concours de peuple. Comme il est interdit maintenant d'entrer par les Portes d'Or, la procession entre par celles de Sion et, de là, gagne l'église du Sauveur. L'archevêque descend de l'âne et, selon l'ordo, célèbre un office dans cette église. Cet office se termine par la bénédiction du peuple ⁷⁷.

La plupart des commentateurs russes ⁷⁸ considèrent que cette cérémonie du Patriarcat latin de Jérusalem est à l'origine de la « procession à âne » moscovite. Il est, en effet, difficile de nier les nombreuses similitudes entre ces deux cérémonies. Toutefois ces similitudes n'expliquent pas tout. Car on peut se demander, ce que ne fait aucun commentateur, comment une cérémonie latine, presque certainement d'origine occidentale ⁷⁹, a pu se transmettre à Novgorod. Cette cérémonie, bien que pratiquée à Jérusalem, semble être parfaitement inconnue des Orthodoxes du Moyen-Orient, comme le prouve l'étonnement de Paul d'Alep. De plus, les dissemblances entre les deux processions sont au moins aussi importantes que les ressemblances : la cérémonie latine ne comporte pas d'arbre, l'autorité politique ne prend pas part à la procession, enfin le cortège semble bien moins hiérarchisé que dans la tradition moscovite ; la cérémonie moscovite semble mettre l'accent sur la personnalité du tzar, elle ne mentionne pas les lamentations du Christ sur Jérusalem.

L'origine byzantine étant impossible, l'occidentale improbable, la jérosolomitaine indémontrable, il ne reste plus qu'une hypothèse vraisemblable : celle d'une création ou plutôt d'une recreation russe à partir d'éléments divers.

En premier lieu, l'âne ou le cheval existaient dans la tradition byzantine et russe pour l'installation d'un nouvel évêque ou d'un patriarche. Nous en avons des indications chez Syméon de Thessalonique ⁸⁰ ainsi que chez le pseudo Codinos. Ce dernier nous donne

77. QUARESME, *Elucidatio Terroe Sanctoe*, I, 4, c, 11, édit. VENET, 1881, p. 254. La traduction russe se trouve dans SNEGIREV, op. cit., t. III, pp. 172-174.

78. En particulier Snegirev, Morozov et Nikolskij, ce dernier étant plus hésitant.

79. A. LANVELLOTTI, *Feste Tradizionali*, Milano, 1951, chap. « Domenica delle Palme », pp. 465-473 ; A. VAN GENNEP, *Manuel de folklore français contemporain*, t. III, pp. 1158-1205.

80. SYMÉON DE THESSALONIQUE, P.G. 155, chap. CCXVII et CCXXIX, col. 430 et 442.

l'origine possible du fait que le cheval du patriarche était totalement recouvert d'un drap blanc : « Après l'acclamation, le rideau est fermé et l'empereur s'en va dans sa chambre, tandis que le patriarche s'en va à cheval à Sainte-Sophie ; son cheval est couvert jusqu'à la tête d'un caparaçon d'étoffe blanche »⁸¹.

Nous savons que le blanc est la couleur impériale à Byzance et que très souvent l'empereur montait un cheval blanc⁸². Quant à la coutume de faire faire le tour de la ville au nouvel évêque, elle est bien attestée pour la Russie, dès 1452 pour un évêque et dès 1539 pour un métropolite⁸³. Paul d'Alep fut d'ailleurs le témoin de cette cérémonie, en 1655, lorsque le patriarche Nikon sacra un nouvel évêque pour Kolomna, le tenant du titre étant en prison car il s'opposait aux réformes du patriarche :

On l'installe sur un cheval, la croix dans la main droite, et on le conduit, le premier jour, à l'intérieur du Kremlin pour qu'il le bénisse. Le deuxième jour, on le conduit le long du deuxième mur de la ville, puis le troisième jour, autour du troisième mur, afin qu'il bénisse ainsi toute la ville⁸⁴.

Il y a bien sûr une différence essentielle entre l'âne évangélique et biblique, symbole de paix et de puissance, et le cheval byzantin qui est emprunté aux triomphes romains. Mais cette opposition ne semble pas être très bien ressentie en Russie où on ne connaissait que peu l'âne et où on se servait indifféremment de l'âne ou du cheval pour la procession d'installation des évêques, métropolites et patriarches⁸⁵, les remplaçant souvent par des traîneaux (*sani*), plus en accord avec la coutume slave.

Si on peut admettre que l'âne ou le cheval déguisé est une reminiscence de la coutume byzantine ainsi d'ailleurs que la hiérarchisation de la procession, on peut faire remonter l'emploi de l'arbre à l'olivier, symbole de paix, qui était transporté lors de la procession du dimanche des Palmes à Jérusalem⁸⁶. Par contre il est impossible de rattacher le fait que le tzar marchait à pied, tenant l'âne par la bride, à une quelconque tradition de l'Orient chrétien. On ne connaît pas de cas où l'empereur de Byzance se soit humilié devant le pouvoir de l'Eglise, mais au contraire on assiste dans l'art byzantin et dans le cérémonial à une disparition presque complète du patriarche au profit de l'empereur, en particulier dans l'iconographie de l'investiture impériale où, le plus souvent, c'est Dieu qui couronne directement l'empereur et non le patriarche⁸⁷. La situation paradoxale du tzar dans cette cérémonie est donc en contradiction avec toute l'idéologie impériale byzantine dont la Russie est plus ou moins l'héritière.

Aucun commentateur ne donne d'explication à ce fait, tous se réfèrent aux actes du concile moscovite de 1678 où les pères de ce concile avancèrent l'idée que cette cérémonie de la « procession à âne »

81. VERPEAUX, *op. cit.*, pp. 280-281.

82. CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *op. cit.*, I, 17, p. 99, II, p. 608. A. GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936, p. 51.

83. NIKOLSKIJ, *op. cit.*, p. 18.

84. PAUL D'ALEP, *op. cit.*, liv. X, p. 19.

85. NIKOLSKIJ, *op. cit.*, p. 18 s.

86. THIBAUT, *op. cit.*, p. 73.

87. GRABAR, *op. cit.*, p. 113.

fut introduite en Russie grâce à la piété des têtes couronnées qui agirent ainsi « pour montrer au peuple orthodoxe l'exemple de leur humilité »⁸⁸. Cette attitude variera au cours des siècles, car le métropolite Platon note que « certains considèrent que c'est humiliant pour le tzar et que cela sert à rehausser le patriarche aux yeux du peuple »⁸⁹. Cette remarque, malheureusement dépourvue de références précises, témoigne du chemin parcouru et de l'évolution vers la primauté absolue du pouvoir politique. D'ailleurs le sens politique de cette procession est particulièrement mis en évidence par la décision du concile de 1678 d'interdire cette cérémonie dans toutes les villes russes en dehors de Moscou. Il est certain que les pères du concile, bien qu'ayant condamné Nikon, restent très partisans de la primauté du pouvoir ecclésial sur le pouvoir politique et qu'ils voient dans cette cérémonie une parfaite illustration de ce fait. C'est pourquoi Pierre le Grand ne tenait pas à ce que cette cérémonie ait lieu. En fait, elle ne fut plus célébrée à partir de 1697 et disparut totalement avec l'abolition du patriarcat.

En conclusion, il paraît probable, d'après les données très fragmentaires que nous avons à notre disposition, que cette cérémonie soit une recreation russe à partir de données éparses. L'origine novgorodienne est vraisemblable, d'après la chronologie ; elle expliquerait bien le fait qu'au début cette cérémonie ait eu un caractère politique moins net que par la suite. Cette cérémonie fut importée à Moscou sous Ivan le Terrible (1530-1584) sans subir de transformations essentielles. Toutefois dès le XVII^e siècle, on voit un glissement très net du liturgique vers le spectaculaire : la procession devient un spectacle pour le peuple et surtout pour les représentants des puissances étrangères accréditées à Moscou. On peut même affirmer que nous sommes en présence du premier spectacle de prestige de l'histoire russe. En fait, ce spectacle disparut car il était trop imprégné par l'idéologie patriarcale et pas assez par l'idéologie impériale.

88. *Drev. Ross. Vivliof*, VI, p. 359.

89. *Ibid.*, p. 360.